

**Le thème de l'exil dans deux romans francophones :
La disparition de la langue française d'Assia Djébar et
Le ventre de l'Atlantique de Fatou Diome**

Prep. Ioana-Maria Puțan

Universitatea de Vest din Timișoara

Abstract : *Over time, exile has become a leitmotif of the francophone literature. La disparition de la langue française written by Assia Djébar and Le ventre de l'Atlantique written by Fatou Diome, are two novels built around the theme of the exile which, of a real personal experience has been transformed into a literary theme. Experienced by the authors, the exile will influence their writing and will also be lived by the characters that are born under their pens: both, living far from their homeland, are always looking for a part of themselves whom they lost that they lost when they have chosen exile. So, they are all, women writers and characters, divided between two different cultural spaces which it is necessary to learn to reconcile in order to be able to acquire a multiple identities, a complex identity which will be their wealth.*

Key-words: *exile, francophone literature, women writers, multiple identities*

Les littératures francophones ont été longtemps considérées comme des « littératures émergentes » ou des « littératures mineures ». Pourtant, la littérature d'expression française du Maghreb ou de l'Afrique Noire, du Canada ou de l'Asie a donné de nombreux écrivains importants à la littérature française et à la littérature universelle. Il suffit d'énumérer les noms de quelques écrivains comme Léopold Sédar Senghor, Mohammed Dib, Rachid Mimouni, Kateb Yacine, Amin Maalouf ou de quelques écrivaines comme Assia Djébar, Malika Mokandem, Leïla Sebbar, pour se rendre compte de la valeur de cette littérature écrite en langue française par des écrivains originaires des pays plus ou moins éloignés du centre – la France.

Ce qui est important d'observer dans le cas des écrivains francophones c'est que, pour pouvoir s'exprimer librement et écrire dans la langue de l'Autre, de l'ancien colonisateur, ou tout simplement pour avoir accès à une vie meilleure, la plupart d'entre eux ont décidé ou ont été obligés de quitter leur pays natal et partir en exil. C'est le cas aussi d'Assia Djébar et de Fatou Diome, deux écrivaines qui proviennent des pays différents du continent africain mais qui ont en commun le français comme langue d'écriture et le choix de vivre loin de leur pays natal : Assia Djébar est née en Algérie, a vécu en France et maintenant elle vit aux Etats-Unis ; quant à Fatou Diome, elle est originaire de Sénégal et vit et enseigne depuis plusieurs années en France, à Strasbourg. Il est important de souligner que, dans le cas de ces deux écrivaines, il ne s'agit pas d'un exil au sens propre du terme en tant que « peine qui condamne quelqu'un à quitter son pays, avec interdiction d'y revenir, soit définitivement, soit pour un certain temps » ou « (*P. ext., vx.*) mesure de disgrâce assignant quelqu'un à une résidence forcée, loin de la cour ou de la ville »[1], mais d'un « changement de résidence, volontaire (...), qui provoque un sentiment ou une impression de dépaysement (...), [d'un] éloignement affectif ou moral; [d'une] séparation qui fait qu'un être est privé de ce à quoi ou de ce à qui il est attaché » [2]. Il s'agit ainsi de la « manifestation d'un choix libre, entièrement assumé » [3]. En quittant leur pays natal de bon gré [4], les deux écrivaines ont réussi à dépasser leur statut de femme africaine soumise qui a pour seul but dans la vie de faire maman et épouse et à s'imposer en tant qu'écrivaines importantes dans la littérature française et par extension dans la littérature universelle.

Malgré l'« exil » volontaire, Assia Djébar et Fatou Diome, les deux écrivaines auxquelles nous nous intéressons dans cet article, vivent un profond sentiment de perte – une perte des origines, qu'elles essaient de retrouver à travers leurs œuvres, beaucoup d'entre elles étant construites autour du thème de l'exil :

Auteurs errants, en exil, [les auteurs] (ré)écrivent la mémoire et semblent tenter, par ce travail, de retrouver leurs origines. Imaginaires de l'exil et de la rencontre, se déplaçant sans cesse d'un espace temporel à un autre, d'un espace géographique à un autre, tous par la littérature, semblent exprimer le souhait d'établir des ponts entre des rives souvent pensées comme trop éloignées (...). Ces auteurs *déracinés* écrivent tous une Origine qu'ils ont quittée, voire perdue. Ces auteurs sont tous, à des degrés différents, des exilés. Et, l'écriture (...) témoigne d'une perte [5].

Ainsi, la vie en exil, loin de la terre natale, devient-elle un moteur de la création littéraire de ces femmes-écrivains, « puisqu'il impose la mise en forme d'une écriture appropriée, susceptible de connecter les deux berges spatiales et temporelles, réelles et imaginaires, entre lesquelles erre désormais l'exilé » [6], l'écriture devenant un moyen de libération qui leur permet de remettre en question des idées préconçues de leurs communautés et de créer un style original. Dans ce sens, leurs romans sont « des sortes de parcours de lieux interdits (que ce soit la langue ou les thèmes abordés) et de compte-rendu des subversions et des interactions qui se produisent au cours de cette exploration, "hors sentiers battus" » [7].

Les deux romans dont nous proposons l'analyse dans cet article, *La disparition de la langue française* et *Le ventre de l'Atlantique*, sont construits autour du thème de l'exil qui, d'une expérience personnelle réelle s'est transformé en un thème littéraire important [8], considéré par certains critiques littéraires comme « banalisé » à force d'être repris [9] : « Ainsi, l'exil, de la littérature de l'émigration aux littératures migrante (...) et de l'expérience à l'imaginaire littéraire, est un trait obsédant de la création » [10]. Il est important d'observer le fait que l'exil, en tant que thème littéraire, est devenu un leitmotiv des œuvres des écrivains francophones qui écrivent loin de leur pays d'origine. Vécu par les auteurs, l'exil influencera l'écriture de ceux-ci et sera vécu aussi par les personnages qui naissent sous la plume de ces écrivains. La littérature francophone devient ainsi « une littérature de l'exil » [11]. C'est une littérature qui porte sur des questions existentielles, qui témoigne de la solitude, de la blessure qu'entraîne l'exil, qu'il soit choisi ou imposé : « A la différence du voyage, l'exil est vécu comme un manque, car il ne présuppose pas le retour, car il est errance au-delà des frontières du lieu originel, toujours fantasmé, jamais retrouvé, sinon d'une manière imaginaire par le langage » [12].

Malgré le refus d'Assia Djebar et de Fatou Diome de parler d'une œuvre autobiographique, les deux romans du corpus sont empreints de leur vie réelle : vivant depuis longtemps en exil, elles ont mis quelque chose d'elles-mêmes dans chaque personnage. Dans ce sens, Marc Rombaut, dans son article *L'écriture comme fondement de l'identité*, affirme que

La double appartenance culturelle, la déviation de la langue d'origine dans la langue étrangère, l'exil (intérieur ou extérieur), la négation de sa personne par ses frères de race, la rupture des structures socio-culturelles etc...saisissent l'auteur [...] dans sa vérité et son identité d'écrivain. Sa biographie devient le matériau de son œuvre, et la tragédie de son peuple se condense dans la tension de l'écriture se heurtant au mur infranchissable du réel. [13]

Les écrivaines, de même que leurs personnages, comme Berkane, Nadjia et Salie, vivant loin de leur terre natale, sont toujours à la recherche d'une partie de soi-même qu'elles ont perdue au moment où elles ont choisi l'exil. Ils se trouvent tous, écrivaines et personnages, partagés entre deux espaces culturels différents qu'il faut apprendre à réconcilier pour pouvoir acquérir une identité multiple, complexe qui sera leur richesse. Mais, cette réconciliation s'avère la plupart du temps difficile car beaucoup de ceux qui ont choisi l'exil n'arrivent pas à rompre le lien avec la terre d'origine et par cela ils arrivent difficilement et à la suite de nombreux sacrifices à créer un lien fort avec la terre d'accueil. Les œuvres d'Assia Djebar et de Fatou Diome, mais aussi celles de tous ceux qui ont choisi d'écrire à partir de l'exil, deviennent « un espace de dialogue et d'échange » [14] étant donné que les auteures

narrent leur pays d'origine, la découverte de la culture de la terre d'accueil, mais en même temps elles se redécouvrent elles-mêmes et apprennent à interpréter les différences qui existent entre elles et le pays/ la culture d'accueil. Dans ce sens, Lucie Lequin et Mair Verthuy parlent d'une « multi-écriture » [15].

Ainsi, l'exil volontaire s'avère bénéfique car il leur donne la chance de se libérer des traditions trop rigides qui ne laissent pas aux femmes la chance d'évoluer, de s'épanouir. Une fois exilées, les femmes prennent avec beaucoup plus de courage la parole et commencent « à écrire, à créer, à transgresser, à se révolter et à se transformer » [16]. Elles écrivent en français, langue qui leur est étrangère et qui est en plus la langue de l'ancien colonisateur et du pays d'accueil. Mais, malgré ce fait, c'est par l'écriture qu'elles se font entendre. Elles écrivent « pour vivre, pour survivre », elles écrivent « l'amour, (...) le corps, le devenir, la sculpture de soi (...), la mouvance (...), l'être femme », elles écrivent aussi « la mémoire et l'oubli. L'oubli impossible, l'oubli créateur, l'oubli qui n'efface rien qu'il ne transforme, qu'il n'intègre, l'oubli-métempsychose se muant en mémoire tournée vers l'avenir » [17]. Dans leurs œuvres, ces femmes-écrivains francophones n'hésitent à critiquer ni le pays « d'avant », ni le pays « de maintenant ». Dans la plupart du temps, le pays natal est le lieu de l'oppression, de la misère, de la pauvreté. Quant à la France, elle n'est pas comme on aurait pu s'attendre la « terre promise » ; tout au contraire, c'est le pays de l'exclusion, de la marginalisation, de la stigmatisation. Ainsi, l'écriture de ces écrivaines francophones met « en scène un discours du hors-lieu » [18] devenant ce que Lucie Lequin et Mair Verthuy appellent « écriture nomade, écriture de frontière » [19].

En se construisant autour du thème de l'immigration et de l'exil volontaire, *La disparition de la langue française* et *Le ventre de l'Atlantique* mettent en scène trois personnages, Berkane, Nadja et Salie, qui trouvent difficilement leur place, leur chemin, qui vivent des rapports conflictuels avec l'altérité sociale ou culturelle.

Dans le cas de Berkane, le personnage principal du roman *La disparition de la langue française* d'Assia Djebar, la décision de quitter sa terre natale, de partir en exil est synonyme de devenir une fois pour toutes un étranger partout où il ira, que ce soit en France ou de retour en Algérie. Ainsi, pourrait-il reprendre les paroles de Mathilde, personnage de la pièce *Le retour au désert* de Bernard-Marie Koltès [20] qui dit

Quelle patrie ai-je, moi? Ma terre, à moi, où est-elle? Où est la terre où je pourrais me coucher? En Algérie, je suis une étrangère et je rêve de la France; en France, je suis encore plus étrangère, et je rêve d'Alger. Est-ce que la patrie, c'est l'endroit où l'on n'est pas?... J'en ai marre de ne pas être à ma place et de ne pas savoir où est ma place. [21]

Exilé, Berkane arrive à vivre en français, à penser dans cette langue, qui se laisse influencer par l'arabe, langue maternelle, devenant ainsi « un métissage de mon dialecte et de ton français » [22] qui arrive à exprimer les sentiments d'amour que le personnage ressent à l'égard de Marise, la Française ; c'est ainsi qu'un va-et-vient apparaît entre deux pays, entre deux cultures, entre l'enfant et l'adulte.

Loin de sa terre natale, Berkane transforme l'exil en une « une dynamique littéraire » [23] qui lui donne la force de faire appel à l'écriture pour réussir à retrouver au plus profond de soi-même tout ce qu'il croyait perdu au moment du départ en exil. Ainsi, « être [et écrire] en exil », permet au personnage d'Assia Djebar de « poser un regard (...) sur soi-même, sur ses origines, son environnement, son imaginaire, sa culture » [24]. Par conséquent, la quête identitaire se réalise par le biais de l'écriture en français, langue de l'exil. Pourtant, le fait qu'il choisit d'écrire en français ne fait qu'approfondir le fossé qui le sépare des siens, des gens qu'il fréquente pour échapper au moins pour quelques instants à la solitude de sa vie.

Il n'est pas sans intérêt de mentionner que Berkane n'est pas un de ces émigrés qui vivent leur exil comme une souffrance. Pour lui, la vie menée dans la banlieue parisienne se

trouve plutôt sous le signe de la déception. Ayant un emploi commun qui ne lui procure aucune satisfaction, l'écriture devient le seul moyen qui puisse donner un sens à sa vie, mais qui finit par être annulé par les maisons d'édition françaises qui ne sont pas intéressées par son roman de formation. Suite à cet échec, Berkane ressent un profond sentiment de mal-être : « Sans avenir ! Je me vois sans aucun projet [...]. Un désert de pierre en lui: ou plutôt peu à peu surgissant l'image d'un mur haut, en briques bien serrées, cette muraille devant ses yeux surgissait pour lui barrer tout horizon » [25]. Vaincu dans ses espoirs, Berkane décide qu'il est temps de mettre fin à son exil et de rentrer chez lui, en Algérie où « la descente dans le passé, du passé le plus récent au plus éloigné, permet à Berkane de commencer son roman d'apprentissage ». [26]

La disparition de la langue française propose aussi au lecteur un autre personnage qui fait de l'exil une manière de vivre. Cette fois-ci il s'agit d'une femme, Nadjia qui, à la différence de Berkane, vit sous le signe de l'errance car elle semble avoir compris que « [son] salut est dans la non-fixation, dans la mobilité et le transit » [27]. Depuis sa jeunesse, quand elle a décidé de quitter son pays, elle n'arrive plus trouver à sa place, son « chez moi ». Par conséquent, elle erre, va « de rivage en rivage » [28], sans pouvoir rester longtemps dans le même endroit. Ainsi, elle semble vivre, de même que Berkane, l'entre-deux des cultures, sous le signe d'un destin « dominé par le préfixe *re-* (revenir, retourner, se retourner) » [29].

Nadjia pénètre soudainement dans la vie de Berkane : elle vient se reposer quelques jours dans la maison située au bord de la mer et calmer les souffrances de son enfance et celles provoquées par une vie en exil. C'est ainsi que commence leur courte histoire d'amour car Berkane et Nadjia se sentent proches non seulement par la passion charnelle qui naît entre eux, mais aussi par une histoire commune, celle de l'exil ; c'est une histoire d'amour qui leur permet aussi de retrouver la langue de leurs ancêtres que Berkane croyait avoir oubliée à cause de son exil, enterrée dans la profondeur de sa mémoire.

Quoiqu'elle nous soit présentée comme femme épanouie, Nadjia n'arrive pas à vivre vraiment sa vie car elle est doublement ancrée : elle est ancrée dans le passé, dans la scène sanglante de l'assassinat de son grand-père, image qui l'accompagne où qu'elle aille, et aussi dans l'exil, dans l'errance qui semblent être sa destinée.

La vie en exil, loin de cette société patriarcale, fait aussi que Nadjia accuse la montée de l'islamisme qui risque de faire de l'Algérie un pays enfermé sur lui-même. Ainsi, Nadjia devient une militante pour les droits des femmes dans un pays qui veut que la femme ne s'expose pas, qu'elle vive en cachette, à la maison, loin des regards des autres. « Nadjia » signifie *la sauvée* ; ainsi, le personnage semble-il avoir un nom prédestinée : son errance l'aide finalement à se sauver du destin réservé aux femmes algériennes par la tradition – une vie cachée sous les voiles et l'interdiction de s'exprimer en public.

Mais finalement, elle n'arrive ni à oublier tout son passé douloureux ni à se soustraire à son destin qui l'a condamnée à une perpétuelle errance. Malgré l'amour qui l'attache à Berkane, Nadjia s'en va, tout en recommençant son errance. Dans une lettre qu'elle envoie plus tard à Berkane, Nadjia lui parle de la difficulté de vivre son destin qui même s'il l'a sauvée de la main des islamistes, l'a condamnée à une errance qui ne finit jamais, qui ne lui laisse pas la chance de vivre une vie heureuse :

Alors, moi, Berkane, qu'est-ce que je deviens ? une exilée, on dit si souvent l'exil mélancolique, pas le mien, non ! – une réfugiée, mais loin de quoi ? Une apatride, bien que je possède deux passeports et que je parle trois langues (...). Je sais pourtant que je ne fuis pas : j'oublie, ou plutôt, je veux oublier et pour cela, le mouvement, le déménagement, l'errance de rivage en rivage (...) sont la règle. [30]

Si Berkane et Nadjia n'arrivent pas à s'habituer à la vie en exil et à tout ce qu'elle entraîne, Salie, le personnage féminin du roman *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome finit par transformer l'expérience de l'exil dans une expérience enrichissante qui lui permet de

se construire une identité hybride. Cependant, de même que les autres personnages du roman qui ont choisi de mener une vie loin de la terre natale, Salie ressent elle-aussi un profond sentiment d'exclusion et de marginalisation étant obligée de mener une lutte permanente pour la survie dans une France qui est devenue pour elle un territoire d'exil et d'errance, un pays qui n'arrive pas à accepter l'Autre avec son propre identité.

Partie en exil volontaire, Salie comprend vite que la France n'est pas vraiment « la Terre promise » que tous les immigrés s'imaginent, que le regard des Français vis-à-vis de l'Autre est lourd à porter et que la condition de Noir laisse peu de chances à une intégration réussie dans une société qui laisse peu de place aux immigrés. Chassée par la famille de son mari français qui ne peut pas accepter une alliance avec une fille à la « peau minuit », Salie voit son rêve se transformer en une « galère tenace » [31]. Elle avait quitté son village et choisi l'exil tout en croyant qu'ailleurs elle pourrait être elle-même et ne plus être perçue comme l'Autre [32]. Mais, elle comprend vite que même en France elle sera l'Autre non pas à cause de sa naissance sous le signe du péché mais à cause de la couleur de sa peau.

Restée seule, dans un pays qui lui est étranger, Salie décide de poursuivre son chemin et de ne pas abandonner la lutte avec son destin. Mais, malgré ses efforts, la solitude de l'exil est lourde à porter. En effet, ce n'est que le souvenir de sa terre lointaine qui est à ses côtés dans son exil choisi. En France, personne ne s'intéresse à quelle heure elle arrive à la maison, de ce qu'elle fait, si elle souffre ou si elle est seule. En France, elle n'a que son courriel électronique et le répondeur téléphonique. Il n'y a personne à côté d'elle qui lui sourie, qui lui parle, qui s'inquiète pour elle.

En s'obstinant à ne pas rentrer chez elle la tête baissée et à continuer à marcher sur le chemin qu'elle a choisi, « un chemin complètement étranger aux miens » [33], Salie veut montrer aux siens qu'elle peut réussir seule malgré un destin qui a été contre elle dès sa naissance. Ainsi, Diome nous permet de pénétrer à « l'intérieur » de l'exil, dans l'intimité et la complexité de cette condition qui entraîne la rupture, la perte, la douleur. Dans ce sens, Virginie Brinker observe que

dès les premières pages du livre, l'exil est décrit comme une sensation, celle des pieds sur le sol qui heurtent le bitume, et qui n'est pas sans rappeler le discours du fou racontant son arrivée en Occident, avec ces gens portant des « coques dures » aux pieds, cognant contre le sol de granit, froid et mortifère dans *L'Aventure Ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane. Cette sensation déchirante est aussi vécue comme une perte de repères : « le tourbillon du brassage culturel qui me faisait vaciller. » [34]

Dans le cas de Salie, l'exil est d'autant plus douloureux qu'elle est constamment harcelée par Madické, son frère qui s'attend à ce qu'elle l'amène en France coûte que coûte. Ainsi, elle doit réussir à se frayer une vie décente en France non pas seulement pour elle mais pour ceux qui sont restés sur l'île et surtout pour son frère : « Il me fallait "réussir" afin d'assumer la fonction assignée à tout enfant de chez nous : servir de sécurité sociale aux siens » [35]. Pourtant, à tout moment, Salie essaie de mettre en garde son jeune frère contre la vie minable qu'il risque de mener en France. Ce refus de la jeune femme de faire venir Madické en France n'est que la preuve de l'amour qu'elle porte à son-frère. Elle a mené une vie trop dure en exil, en tant qu'immigrée d'origine africaine pour qu'elle puisse prendre sur elle le rôle de « guide vers la Terre promise » de Madické.

Fille d'ici et d'ailleurs, Salie comprend finalement qu'elle ne peut plus être entièrement africaine, de même qu'elle ne peut pas être entièrement européenne. Choissant l'exil, Salie finit par ne plus avoir une simple identité, mais, tout au contraire une identité complexe, où se mélange quelque chose de l'Afrique et quelque chose de la France : « Enracinée partout, exilée tout le temps, je suis chez moi là où l'Afrique et l'Europe perdent leur orgueil et se contentent de s'additionner » [36]. Quand son frère lui demande de laisser derrière elle la vie menée en France, de nier sa nouvelle condition d'européenne, Salie se rend

compte qu'elle ne peut pas choisir entre son pays natal et son pays d'adoption. Elle est chez elle à Niodor, sur une île oubliée dans « le ventre de l'Atlantique » mais aussi, en France, à Strasbourg, où elle mène sa vie d'exilée, avec ses joies et ses souffrances. Elle ne veut plus opposer les deux pays qui représentent les deux côtés de son identité ; tout au contraire, elle veut les mélanger comme on mélange les couleurs, pour en obtenir une troisième qui est différente, mais qui garde en même temps quelque chose de chaque couleur de départ.

Ainsi, Salie finit-elle par dépasser l'altérité : il est vrai qu'elle restera à jamais l'Autre sur son île, car elle est l'enfant du péché et en plus elle est devenue une occidentale. Il est vrai aussi qu'elle restera à jamais l'Autre en France, pays de son exil. Mais, ce qui est important, c'est qu'elle se considère un « être hybride » qui ne peut choisir entre deux identités qui la définissent en égale mesure comme le souligne Boudreault :

Et il y a donc, pour elle, quelque chose de l'ordre de la continuité dans son aventure migratoire, car en tous lieux elle se trouve exilée et considérée comme étrangère. C'est pour cette raison que la quête identitaire, la quête de soi de Salie, traverse tous ces espaces (africains, européens) et se revendique de chacun d'eux, malgré l'opinion générale et contre toute logique d'exclusion. Ce qu'elle travaille à construire, dans sa résistance aux dogmatismes occidentaux et africains, c'est une conception d'elle-même pacifique, capable d'articuler la complexité de ses appartenances et de donner voix à son originalité. [37]

Elle se veut « une citoyenne du monde » avec une grande liberté de mouvement qui rejette les frontières tracées par les hommes qui ne font que « blesser la terre de Dieu » [38]. Ainsi, la patrie de Salie se trouve partout et nulle part, car elle finit par se considérer chez elle où qu'elle aille sur terre :

Je cherche mon pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier ses multiples strates. Je cherche mon pays là où s'estompe la fragmentation identitaire. Je cherche mon pays là où les bras de l'Atlantique fusionnent pour donner l'encre mauve qui dit l'incandescence et la douceur, la brûlure d'exister et la joie de vivre (...). Alors, partout où je pose mes valises, je suis chez moi » [40]

Ainsi, pour Salie, l'exil fatal vers lequel la poussa sa condition d'enfant bâtard ne signifie pas seulement une vie en souffrance. Il lui donne aussi la chance à une nouvelle naissance : c'est par l'écriture que Salie devient consciente de son identité multiple. Elle finit par s'accepter en tant qu'être « hybride » :

Sa difficulté à vivre vient du fait qu'elle doit en permanence gérer les images fausses, ou en tout cas simplistes, qu'on lui renvoie d'elle-même : d'une part, l'immigrante en détresse et fardeau pour la nation française, et, d'autre part, femme impie et égoïste qui a abandonné les siens pour le pays des Blancs. Or, cet arbitrage, la narratrice (qui semble se confondre ici avec l'auteur) choisit de le faire par l'écriture, en consignait ses expériences dans un journal, élisant le territoire imaginaire comme seule terre d'exil. [41]

L'écriture permet ainsi à Salie de réaliser un lien qui l'unit aux siens malgré la distance. Elle permet aussi de réaliser un lien avec la terre d'accueil, avec ceux qui, une fois le roman publié, le lisent : son livre devient par conséquent un moyen d'établir des relations indirectes avec l'Autre. Ainsi, « dans l'espace de son exil, (...) [l'écriture] lui permet de transgresser les frontières spatiales, temporelles, mais aussi relationnelles (...), relie les espaces et comble l'absence. Elle permet la manifestation de l'hybridité foncière de l'être qui se situe dans l'entre-deux, entre les deux espaces : l'Afrique et la France » [42]. L'écriture devient elle-aussi hybride à l'image du personnage-écrivain, étant située sur un point de contact entre deux espaces et deux cultures différentes, acquérant le statut de frontière symbolique : « Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à

l'identité. L'écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords ». [43]

Mais, ce qui est le plus important est que, dans le cas de Salie, l'écriture qui naît dans l'exil devient une forme de liberté, « un moyen de libération de l'individu qui se coupe complètement du milieu qui l'environne et brise de ce fait les chaînes qui le maintenaient lié à la communauté pour aller scruter d'autres horizons » [44] ; en choisissant la plume, Salie choisit le chemin qui lui permet de prendre la parole et oser faire tout ce que sa mère n'a pas pu faire. En même temps, loin de la terre natale, du sable de l'Afrique, l'écriture guérit les souffrances provoquées par une vie en exil.

À part le personnage de Salie, *Le ventre de l'Atlantique* met en scène d'autres immigrants, comme par exemple Moussa, Homme de Barbès, El-Hadji, tous des exilés, « des personnages de seconde zone qui ont quitté leur pays d'origine à la recherche d'une meilleure vie en France (...) conditionnés par un espace socioculturel et économique originel frappé par la pauvreté ou par la déchéance sociale » [45]. Dans leur cas, l'exil est bien plus qu'un choix ; il est un rêve « de réussite sociale, dont le séjour en France est le passage obligé (...). L'émigré est le grand héros, celui qui fait rêver » [46]. De tous ces jeunes, Madické, le frère de Salie, est peut-être le plus désireux d'aller vivre en France, pays du mirage, de tous les possibilités où il comptait mener une existence sous le signe du bonheur et de la réussite.

Mais malheureusement, l'exil ne mène pas toujours au bonheur ; tout au contraire, dans la plupart des cas, il s'avère difficile à supporter, car la France ne laisse pas beaucoup de choix aux immigrants qui peuvent être seulement « des experts en ménage (...), des gardiens de magasins qui se musclent aux nouilles, des touristes qui visitent Paris juchés sur des camions à benne » [47], emplois qui ne leur donnent pas la chance à une ascension sociale. Pour les Français, les immigrants africains sont « d'abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers et ça, ce n'est pas écrit dans la constitution, mais certains le lisent sur votre peau » [48]. Et ce sentiment d'exclusion n'est pas ressenti seulement par les immigrants clandestins, mais aussi par Salie, jeune étudiante :

D'abord il y a les corps. Les uns sont noirs, les autres blancs, et une hiérarchie muette, factuelle, obstinée existe entre ces deux catégories. Les corps noirs peuvent être bien vêtus ou en haillons, gras ou décharnés, lisses ou ridés : toutes ces différences sont subordonnées à la fracture entre les corps noirs et les corps blancs. Fatou Diome nous dit la persistance du clivage entre les Noirs et les Blancs, son écriture prend en compte ce fait, en montre le caractère incontournable. [49]

Malgré les efforts de Salie, malgré aussi l'histoire triste de Moussa, le héros déchu retrouvé suicidé, noyé dans l'Atlantique après avoir été expulsé de France, les jeunes s'entêtent et veulent partir à tout prix en exil, ayant comme exemple Wagane Yalhgoué, dit El-Hadji, emblème de l'émigration réussie, sans savoir qu'en effet toutes ces histoires de réussite cachent derrière elles des souffrances et des déceptions.

Force nous est d'affirmer que la condition d'exilé entraîne une profonde transformation de l'individu qu'il soit l'écrivain (dans notre cas les deux écrivaines) ou bien qu'il soit le personnage, car elle détermine une rupture entre ce qui a été là-bas, au pays natal, et ce qui est/sera ici, au pays d'accueil :

L'« ici » et « là-bas », (...), constituent pour les personnages des romans (...), de même que pour leurs créateurs, des repères indispensables pour un positionnement physique mais aussi culturel, entre les deux espaces de leur appartenance identitaire. La répartition des deux termes subit une inversion, voire une superposition, instituée par l'éloignement du voyageur de l'espace identitaire primaire, de la terre natale, vers l'espace, devenu lui aussi un espace identitaire, de l'exil en terre étrangère. [50]

La terre natale n'est plus un espace protecteur, tout au contraire, elle est perçue comme un lieu étranger qui n'accepte plus l'intrusion d'une personne ayant une identité

individuelle. Au moment où ils décident d'emprunter le chemin douloureux de l'exil, les écrivaines et les personnages qu'elles créent ne peuvent plus adhérer ni aux valeurs du pays natal ni à la communauté. C'est ainsi que les auteures et leurs personnages comprennent la nécessité d'une construction de nouveaux repères identitaires, car si le lieu d'exil n'arrive pas à être considéré comme un lieu identitaire, au moins il devient pour les exilés le lieu de la liberté.

En choisissant l'exil, Assia Djebar et Fatou Diome sont pris entre deux espaces – d'un côté l'Algérie/ le Sénégal et de l'autre côté la France, devenus tous les deux pour elles des espaces de l'appartenance. Fatiguées d'être toujours perçues comme étrangères à cause des étiquettes identitaires, ces écrivaines veulent créer une œuvre littéraire qui s'inscrit dans le contexte mondiale et manifester leur nature d'individu de l'entre-deux qui est une caractéristique de leur situation d'exilées. Si nous pensons que les deux écrivains ont choisi l'exil volontairement, nous pouvons considérer qu'en quittant leur pays natal pour s'installer ailleurs, « ces [écrivaines] aspirent à se libérer de toutes les déterminations antérieures à leur départ et à trouver ainsi une plus profonde liberté créatrice. L'individualisme et le désengagement de leur écriture apparaissent comme les constantes de leur positionnement sur la scène littéraire de leur pays d'adoption ». [51]

Notes

[1] <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?s=3492796965>.

[2] *Idem*.

[3] Husti-Laboye, C., *L'individu dans la littérature africaine contemporaine. L'ontologie faible de la postmodernité*, thèse, sous la direction de M. Beniamino, Université de Limoges, 2007, p. 82.

[4] Fille d'un instituteur, Assia Djebar décide en 1954 de continuer ses études au lycée Fénelon de Paris et ensuite à l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres. Quelques années plus tard, elle quitte la France. Elle enseigne au Maroc puis en Algérie. Entre 1966 et 1975, elle se partage entre Paris et Algérie, pour qu'à présent elle vive entre la France et les Etats-Unis. Quant à Fatou Diome, elle est née sur l'île de Niodor, au Sénégal. Après avoir fait des études dans son pays natal, contrairement à ce que la société traditionnelle attendait d'elle, elle épouse un Français, arrive en France où, rejetée par la famille de son époux à cause de sa « peau-minuit », se retrouve seule « abandonnée à sa condition d'immigrée sur le territoire français » (http://fr.wikipedia.org/wiki/Fatou_Diome).

[5] Hoarau, S., *L'écriture de l'exil, exils des écritures. Lecture croisée des mouvements d'exils dans les œuvres d'auteurs francophones contemporains : Monique Agénor, Jean-Marie G. Le Clézio, Nabile Farès, Jean Lods*, thèse, sous la direction de Ch. Bonn, Université Lumière Lyon 2, 2008, p. 18.

[6] *Idem*, p. 78.

[7] Fernandes, M., *Les écrivaines francophones en liberté*, L'Harmattan, Paris, 2007, p. 22.

[8] « En tant que thème littéraire, l'exil apparaissait déjà, dans les années 40, comme source et moteur de l'écriture (...). Dans toute la littérature africaine de l'époque, l'exil était perçu comme un éloignement, provisoire, de la terre mère, qui infligeait à l'individu un sentiment de culpabilité et de mal-être (...). Après les indépendances cette vision de l'exil subit de profondes modifications, même si (...) il continue à être accompagné par le motif du retour (...). Le roman [*L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane] met en scène un exil inédit, l'exil d'un peuple tout entier, éloigné de ses propres valeurs par l'introduction de l'école occidentale, mais aussi l'exil d'un individu (...) parti pour une courte période en France. (...). À partir des années 90, le thème de l'exil connaît dans la littérature un traitement très différent. Il est dédramatisé et, en quelque sorte, banalisé. Cette situation est due principalement au fait qu'il devient la condition commune des écrivains qui ont décidé, la plupart du temps délibérément, de quitter leur pays pour s'installer ailleurs (...). L'exil, en tant que situation réelle des individus, se définit désormais comme une tendance à la pérennisation (...). L'éloignement du pays natal se veut la manifestation d'un choix libre, entièrement assumé, mais qui implique néanmoins le besoin de négociation d'une nouvelle identité, à la croisée des espaces et des origines (...). Le thème de l'exil a subi de nombreuses modifications au cours des deux dernières décennies. Les écrivains africains contemporains n'innovent pas, certes, dans le choix de ce thème si fréquenté par la littérature africaine, mais ils innovent dans la manière de le concevoir comme condition pérenne et comme manifestation de la liberté dans un présent où tout est à reconstruire. (Husti-Laboye, C., *op.cit.*, p. 80-83)

[9] voir Bonn, C., *L'exil et la quête d'identité, fausses portes pour une approche des littératures de l'émigration* ?, 2000, p. 1.

- [10] Aron, P., Saint-Jacques, D., Viala, A., *Le dictionnaire du littéraire*, PUF, Paris, 2004, article « l'exil », p. 215.
- [11] Noiray, J., *Littératures francophones, I. Le Maghreb*, Belin, Paris, 1996, p.122 cité par Hajós, K., *Variations sur le thème de l'« enfermement » dans la littérature maghrébine d'expression française*, Mémoire de Master 2, sous la direction de Ballestra-Puech, S., Université de Nice Sophia Antipolis, 2005, p. 7.
- [12] Hoarau, S., *op.cit.*, p. 27.
- [13] Rombaut, M., « L'écriture comme fondement de l'identité », in *L'Identité culturelle : dans les littératures de langue française : actes du colloque de Pecs 24-28 avril 1989*, Paris, Pecs, 1989, p. 87.
- [14] Lequin, L., Verthuy, M., « Multi-culture, multi-écriture : la migrance de part et d'autre » in Lequin, L., Verthuy, M., *Multi-culture, multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*, L'Harmattan, Paris, 1996, p.3.
- [15] *Idem*, p. 3.
- [16] *Idem*, p. 5.
- [17] *Idem*, p. 6.
- [18] Potvin, C., « La (dé)construction de la mémoire : La québécoise de Régine Robin », in Lequin, L., Verthuy, M., *Multi-culture, multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*, L'Harmattan, Paris, 1996, p.262.
- [19] Lequin, L., Verthuy, M., *op.cit.*, p. 7.
- [20] La pièce nous parle de Mathilde, une expatriée, qui, après avoir passé les dernières quinze années en Algérie, revient en France, chez elle. Tous les personnages de la pièce de Koltès se cherchent : les enfants, Mathilde ou Adrien, sont tous à la recherche de leur identité, de leur patrie.
- [21] Koltès, B-M., *Le Retour au désert*, Les éditions de Minuit, Paris, 1988, p. 48.
- [22] Djebbar, A., *La disparition de la langue française*, Albin Michel, Paris, 2003, p. 27.
- [23] Hoarau, S., *op.cit.*, p. 18.
- [24] *Idem*, p. 36.
- [25] Djebbar, A., *op.cit.*, p. 16-18.
- [26] Calle-Gruber, M., *Assia Djebbar, Nomade entre les murs... : Pour une poétique transfrontalière*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2005, p. 60.
- [27] *Idem*, p. 55.
- [28] Djebbar, A., *op.cit.*, p. 282.
- [29] Calle-Gruber, M., *op.cit.*, p. 55.
- [30] Djebbar, A., *op.cit.*, p. 282.
- [31] Diome, F., *Le Ventre de l'Atlantique*, Hachette, Paris, 2003, p. 51.
- [32] Salie incarne l'Autre depuis sa naissance : elle aurait dû être déclarée morte à la naissance car la tradition n'accepte pas les enfants issus d'un amour impossible qui transgresse les lois ancestrales. Ainsi, née dans un petit village, fruit d'un péché, la jeune fille est rapidement et à jamais stigmatisée et marginalisée.
- [33] Diome, F., *op.cit.*, p. 52.
- [34] Brinker, V., *L'écriture comme cire chaude entre les cloisons des deux bords*, juin 2007.
- [35] Diome, F., *op.cit.*, p. 44.
- [36] *Idem*, p. 210.
- [37] Boudreault, L., *Identité et appartenances multiples: les savoirs de la littérature*, 2006, p. 5.
- [38] Diome, F., *op.cit.*, p. 254.
- [40] *Idem*, p. 296.
- [41] Boudreault, L., *op.cit.*, p. 4.
- [42] Husti-Laboye, C., *op.cit.*, p. 119.
- [43] Diome, F., *op.cit.*, p. 254
- [44] Sakho, C., « Citoyenneté universelle : la quête obsédante d'une identité dans Le ventre de l'Atlantique », in *Ethiopiennes, Littérature et art au miroir du tout-monde/Philosophie, éthique et politique*, n° 78, 1er semestre 2007.
- [45] Mambenga-Ylagou, F., *Problématiques définitionnelle et esthétique de la littérature africaine francophone de l'immigration*, in CAUCE, Revista internacional de Filología y su Didáctica, n° 29, 2006, p. 282.
- [46] Garnier, X., « L'exil lettré de Fatou Diome », *Revue des littératures du Sud*, N° 155 - 156. *Identités littéraires*, juillet - décembre 2004, p. 2.
- [47] Diome, F., *op.cit.*, p. 37-38.
- [48] *Idem*, p. 203.
- [49] Garnier, X., *op.cit.*, p. 19.
- [50] Husti-Laboye, C., *op.cit.*, p. 174.
- [51] Husti-Laboye, C., *op.cit.*, p. 60.

Bibliographie

- Aron, P., Saint-Jacques, D., Viala, A., *Le dictionnaire du littéraire*, PUF; Édition : 2e éd. rev. et augm (10 septembre 2004)
- Bonn, C., *L'exil et la quête d'identité, fausses portes pour une approche des littératures de l'émigration ?*, communication présentée lors du colloque « Littérature maghrébine d'expression française entre clichés, lieux communs et originalité », Institut Bourguiba des langues vivantes, Tunis, 28-29 avril 2000, sur www.limag.refer.org/.../EmigrTunisGafaiti.htm (consulté le 31 janvier 2010)
- Boudreault, L., *Identité et appartenances multiples: les savoirs de la littérature*, 2006 sur www.ulaval.ca/ Diome (consulté le 31 janvier 2010)
- Brinker, V., *L'écriture comme cire chaude entre les cloisons des deux bords*, juin 2007 sur la-plume-francophone.over-blog.com/article-10722489.html, (consulté le 29 janvier 2010)
- Calle-Gruber, M., *Assia Djebar, Nomade entre les murs... : Pour une poésie transfrontalière*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2005
- Diome, F., *Le Ventre de l'Atlantique*, Hachette, Paris, 2003
- Diome, Fatou, *La Préférence nationale*, Présence africaine, Paris, 2001
- Djebar, Assia, *La disparition de la langue française*, Albin Michel, Paris, 2003
- Fernandes, M., *Les écrivaines francophones en liberté*, L'Harmattan, Paris, 2007
- Husti-Laboye, C., *L'individu dans la littérature africaine contemporaine. L'ontologie faible de la postmodernité*, thèse, sous la direction de M. Beniamino, Université de Limoges, 2007 sur www.unilim.fr/scd/theses/accesdoc.html
- Hoarau, S., *L'écriture de l'exil, exils des écritures. Lecture croisée des mouvements d'exils dans les œuvres d'auteurs francophones contemporains : Monique Agénor, Jean-Marie G. Le Clézio, Nabile Farès, Jean Lods*, thèse, sous la direction de Ch. Bonn, Université Lumière Lyon 2, 2008 sur <http://demeter.univ-lyon2.fr>
- Garnier, X., « L'exil lettré de Fatou Diome », *Revue des littératures du Sud*, N° 155 - 156. *Identités littéraires*, juillet - décembre 2004, sur www.culturesfrance.com/librairie/derniers/.../155-156_1.pdf (consulté le 26 janvier 2010)
- Koltès, B-M., *Le Retour au désert*, Les éditions de Minuit, Paris, 1988
- Lequin, L., Verthuy, M., « Multi-culture, multi-écriture : la migrance de part et d'autre » in Lequin, L., Verthuy, M., *Multi-culture, multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et en Canada*, L'Harmattan, Paris, 1996, p.1-12
- Mambenga-Ylagou, F., *Problématiques définitionnelle et esthétique de la littérature africaine francophone de l'immigration*, in CAUCE, Revista internacional de Filología y su Didáctica, n° 29, 2006, 286) sur cvc.cervantes.es/literatura/cauce/pdf/.../cauce29_13.pdf (consulté le 5 février 2010)
- Potvin, C., « La (dé)construction de la mémoire : La québécoise de Régine Robin », in Lequin, L., Verthuy, M., *Multi-culture, multi-écriture. La voix migrante au féminin en France et en Canada*, L'Harmattan, Paris, 1996, p.261-274
- Rombaut, M., « L'écriture comme fondement de l'identité », dans *L'Identité culturelle : dans les littératures de langue française : actes du colloque de Pecs 24-28 avril 1989*, Paris, Pecs, 1989, p. 81-88
- Sakho, C., « Citoyenneté universelle : la quête obsédante d'une identité dans le ventre de l'Atlantique », in *Ethiopiennes, Littérature et art au miroir du tout-monde/Philosophie, éthique et politique*, n° 78, 1er semestre 2007, sur <http://www.refer.sn/ethiopiennes> (consulté le 2 février 2010)